



Le Monde WEEK-END

Samedi 25 janvier 2014 - 70^e année - N°21468 - 3,80 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr

Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directrice : Natalie Nougayrède

14 | CULTURE

Le Monde
Samedi 25 janvier 2014

Solal et Lubat n'en font qu'à leur tête

Les deux pianistes ont improvisé en duo pour l'ouverture du festival Sons d'hiver, à Vincennes

Musique

Vincennes, auditorium Jean-Pierre-Miquel, 24 janvier, ouverture du festival Sons d'hiver en Val-de-Marne. Deux Steinway en scène, une rencontre inédite, The Meeting, Martial Solal et Bernard Lubat aux claviers, concert blindé depuis quinze jours. Pourquoi ?

Parce que Solal et Lubat sont ce qu'ils sont ? Singuliers, ingénieux, ingénieurs de la composition spontanée, inflammables, aptes à mettre tout en jeu dans l'instant ? Sans doute. Mais surtout parce qu'ils sont humbles et s'écourent. Comment une telle rencontre de seniors peut-elle susciter cette attente ? Lubat est né 1945 à Uzeste (Gironde), Solal, en 1927 à Alger. Parce que le temps ne fait rien à l'affaire. Cette attente, le contraire d'un « coup », répond à l'invitation du maître d'œuvre de Sons d'hiver (hip-hop, Great Black Music, innovations en tout genre), Fabien Barontini.

Solal : « J'ai joué en duo avec Bernard, dans son festival d'Uzeste, il était à la batterie. Mais quand je l'ai entendu au piano, j'ai compris. » Grand manitou des duos (de Hampton Hawes à Michel Portal) ne plaisante pas avec le duo. Lubat : « Au piano, je fonce de plus en plus loin dans des contrées problématiques. Improviser avec Martial, c'est essentiellement jouer ce qu'on ne sait pas. Jouer quoi ? Du piano ? De toute façon, il n'y a que ça. » Donc, ils joueront avec les musiques. Des musiques, ils en ont plus dans la tête, et dans les mains, qu'une armée de facteurs de Steinway – environ 312 par instrument. Dans le cœur aussi, mais aucun des deux ne le dira.

Le déroulé est simple. Solo de Lubat. Une suite enveloppée, rythmique, le piano pris en percussion, avec touches et marteaux. D'un coup, les mains n'en faisant qu'à leur tête, Lubat perçoit les graves. Hop, il s'abandonne. Les graves, c'est aigu. Formidable. Solal s'installe côté cour. Avec cette drôlerie qui n'appartient qu'à lui, il annonce cinq titres « qui, pour une fois, ne seront pas des standards ». Cinq compositions de son cru. Et là,



Martial Solal et Bernard Lubat, jeudi 23 janvier, à Vincennes. CHRISTIAN DUCASSE POUR « LE MONDE »

roulez jeunesse ! Souplesse du toucher, ironie à tous les étages, double jeu, éthique de la discontinuité, mais oui, avec, sans la moindre sensiblerie, « un thème que j'avais écrit pour Johnny Griffin, le regretté Johnny Griffin ». Lenteur déchirante. Final en style d'hommage à Tex Avery : « Vous pouvez vous faire un film imaginaire. » On entend tout, la souris, l'escalier, la poursuite, le sourire du chat.

Comment une telle rencontre de seniors peut-elle susciter cette attente ?

Après quoi, les deux seniors, les deux seigneurs, se rejoignent. Lubat en scène : « Puisque nous n'avons rien à jouer, nous allons improviser. » Feu d'artifice, un millier de citations subliminales, renvois de fond de court ou au filet, Solal prend Lubat en douce. Lubat, le matin du concert : « Le confort absolu. Je vais jouer avec quelqu'un

qui n'a pas besoin de moi. La sublimation de l'Autre. Comme il a un humour torride à la main droite, pendant qu'à la main gauche, il garde les affaires, il n'est ni carré, ni rond, il est oblique. »

Solal cependant : « Depuis six mois, je me suis remis au piano... Si l'on peut dire. » Pratique-t-il toujours en lisant des polars ? « Non, je fais mes exercices en regardant des films sous-titrés. Cela évite de tourner les pages. Avec l'âge, la technique, on en est avare, il convient de l'entretenir férocement. J'ai mes gammes secrètes. Je ne les dirai qu'au Monde. » Quelle différence avec les classiques qui le respectent tant ? « Les classiques, c'est normal, ils étudient le programme. Moi, la musique, je la possède. Je ne la répète jamais à la maison. Mais j'ai besoin de la technique et de la télévision pour m'occuper l'esprit. »

Au énième rappel, ils échangent leur piano. Lubat prend le Steinway côté cour. Solal prend l'autre, son quasi-jumeau, côté jardin. Deux grands Steinway tête-bêche, juste pour l'image, ça en jet-

te. C'est là qu'on se rend compte qu'un piano « à queue », ce n'est jamais que la moitié. La moitié de quoi ? Même pas de deux pianos. Mais pour peu qu'on les assemble, oui. Bizarre. Solal et Lubat, leurs personnalités, leurs histoires, leur double jeu, c'est forcément une promesse. En scène, attaques, mémoires, conservatoire explosé, leçon de joie.

Echanges, surprises, feinter l'autre ou l'attendre. Lubat se déchaîne. Normal, il est batteur. Si Martial, à la fin du concert appelle New York (ou plutôt, quelqu'un pour lui), on envoie un avion privé pour l'attendre. Ainsi sont les choses et pas autrement. La rencontre, « The Meeting », fait un tabac. Elle ne se répétera pas. « On cire à la perfection un soulier mais pas deux. » ■

FRANCIS MARMANDE

Festival Sons d'hiver. Dans une dizaine de villes du Val-de-Marne. Jusqu'au 16 février. Anthony Davis piano solo, Roscoe Mitchell Trio le 24 janvier à Vincennes. Wadada Leo Smith et High Priest le 25 à Vitry-sur-Seine. Sonsd'hiver.org